Deuxième Année. N° 48 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 28 Novembre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : **Colette REYNAUD** ✡ Rédactrice en Chef : **Louise BODIN**
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Le Chant de la Haine..... Louise BODIN
Causeries d'un soldat..... Alfred FABRÈGUES
Libres propos..... MARIANNE
Ceux qui sont morts!..... Henriette SAUREL
Notes d'une villageoise..... Germaine DEGROND
Si vous veniez à moi..... Victor BASCH
C'est encore Tolstoï qui triomphe..... Vèra STARKOFF
Pitié j'accepte..... Noël-E. GARNIER
Réponse à Tartuffe..... Adrienne SAHUQUÉ
Les Idées et les livres..... WALDEMAR-GEORGE

Le Chant de la Haine

Haissons, haissons. Haissez, haissez. Nous ne haissons pas assez. Nous ne hairons jamais assez. Nous devons haïr dans le passé, dans le présent, dans le futur. Nous devons haïr jusque dans les siècles des siècles, jusque dans les générations des générations. Nous devons pétrir de haine la chair, le cœur, l'esprit de nos enfants et des enfants de nos enfants.

Car il y a deux races au monde : il y a la race humaine et il y a le « Boche ». A la race humaine appartiennent tous les peuples de l'univers, les blancs surtout, à la rigueur les jaunes. Le Boche est une espèce spéciale, hors de toute couleur, de toute classification.

Tous les peuples de l'univers, les blancs surtout, sont grands, forts, généreux, désintéressés, doux, cléments, magnanimes et magnifiques. Ils sont civilisés. Le Boche est lâche, servile, féroce, cruel. Il est pire qu'un sauvage. Un sauvage est encore un homme. C'est une bête immonde et puante. Le Boche a inventé « l'atrocité ». L'atrocité n'existait ni dans le temps, ni dans l'espace. Jamais ni en Europe, ni en Afrique, ni en Asie, ni en Amérique, jamais nulle part où les peuples civilisés avaient porté la guerre pour le droit, la civilisation, la liberté, jamais l'atrocité ne fut infligée aux vaincus.

L'atrocité est un produit essentiellement boche. Le vol, le meurtre, la destruction, le viol, le sadisme sont les produits essentiellement boches.

Que les atrocités boches soient notre seule et unique pensée ; notre seule et unique préoccupation, notre seul et unique point de vue. Parlons-en tous les jours, à chaque heure du jour, dans nos maisons et dans les rues, à table, au fumoir, dans les salons, dans les maisons de thé, dans les maisons de rendez-vous. Racontons, affirmons, amplifions, donnons des détails, tous les détails, les plus horribles, les plus scabreux, les plus ignobles. Que frissonnent les petites dames élégantes aux jambes nues.

Repaissons-nous, délectons-nous d'atrocités. Car c'est être mauvais patriote que de douter, que d'espérer simplement qu'on exagère et qu'il y eut moins de torturés qu'on ne le dit. Il n'y aura jamais trop de victimes ; elles n'auront jamais trop souffert pour prouver la monstruosité boche.

Alors, exterminons cette race de monstres, nous qui sommes des hommes. Faisons-les disparaître du globe, du globe idyllique qu'ils souillent de leur impureté. Affamons-les Affamons leurs femelles et leurs petits. Privons-les des moyens de revivre un jour par l'agriculture, le commerce, l'industrie. Réduisons-les à l'état de nudité, de mendicité. Traquons-les dans tout l'univers, sur les continents et sur les océans que nous seuls avons le droit de posséder, après quoi nous les forcerons à payer les 500 milliards de la guerre.

Ce sont nobles procédés de haine sainte et sacrée. Car la haine est sainte et sacrée. Ecoutons nos professeurs de haine. Ils répandent chaque matin leur leçon par centaines de milliers d'exemplaires.

Ils jettent à la foule avide les récits destinés à « l'évangéliser ». Et la foule est pantelante et haletante et elle attend la suite au prochain numéro.

Qu'importe que la nouvelle soit fausse. Ce qui importe c'est le but poursuivi. Apprenez à la foule la nouvelle de l'assassinat du kronprinz en faisant sonner l'hallali par des cors de chasse au balcon de votre rouge usine des grands boulevards. Et la foule vous remerciera par des clameurs de joie, par des spasmes de volupté.

Apprenez-lui que les Boches, ayant quitté Bruxelles, ont fait sauter les quatre gares de la ville, à la même minute, par des mines à retardement et qu'il y a des morts, des quantités de morts, et que l'armistice est violé, et qu'il y a lieu de reprendre les armes et d'aller les tuer chez eux — avant que de déférer leur pays et d'écarteler les rives de Leur Fleuve.

Et la foule délire de haine, de la haine sainte et sacrée. Cela lui sert de cirque et de pain. Ses yeux sont aveuglés de haine, ses oreilles bourdonnent de haine — et l'on sème sous ses pas les germes d'une future guerre.

. . . . . .

Sœur Anne, Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois la route sanglante et l'atmosphère embuée de larmes.

Sœur Anne, Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois l'océan tumultueux, courroucé. Chacune de ses houles est encombrée d'épaves. Voici du blé, du charbon, des métaux. Voici des corps humains, encore des corps humains, des visages glauques et repoussants de milliers de noyés.

Sœur Anne, Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Enfin, je vois le Président Wilson qui marche sur les Eaux et les Eaux semblent s'apaiser.

O Président Wilson que votre tâche est lourde, alourdie encore du poids de toute l'ingratitude, de toute la jalousie des hommes. Mais aussi qu'elle est haute et noble.

Jamais tâche humaine ne fut plus surhumaine, ô Président Wilson, notre espoir est en vous.

Louise BODIN.

Causeries d'un soldat

FEMMES ! DEFIEZ-VOUS DES MENSONGES !

Au moment, où, pour ne pas avoir du retard sur l'Angleterre, nos députés proclament en principe l'admission de la femme aux élections municipales, les féministes ne doivent pas oublier l'opposition systématique que messieurs les Gouvernants ont toujours faite à leurs justes revendications. La guerre ayant fait disparaître une partie des travailleurs, la société a dû faire appel aux ouvrières pour toutes sortes de métiers. La femme, jusque-là, tenue en laisse, est devenue mécanicienne, comptable, avocate, chef de famille. Rien de plus naturel qu'on lui concède le droit d'élire ses représentants.

Il y a quelques mois, j'ai démontré dans ce journal, par une série d'articles, que les femmes soucieuses de s'affranchir devaient compter pour cela sur leur propre initiative. Beaucoup d'hommes, en approuvant l'émancipation de leurs consœurs, obéissent à des mobiles intéressés, et ne tardent pas à changer l'arme d'épaule, quand ils jugent que les femmes veulent une trop grande liberté. Mais il ne suffit pas que l'ouvrière ou la paysanne aient le droit de vote, pour que l'évolution féminine s'accomplisse. Il faut qu'elle entre en lutte ouverte avec ses propres défauts : qui réclame des droits se crée logiquement des devoirs.

Durant les loisirs d'une convalescence, j'ai réfléchi longuement aux efforts que beaucoup de femmes doivent fournir pour être dignes de jouer un rôle social. Je sais bien que la moitié des électeurs masculins n'ont pas le moindre discernement en matière politique. Mais ce serait ridicule que les femmes renoncent à valoir mieux que ces ignorants.

Je veux entretenir les lectrices de la *Voix des Femmes*, d'un premier danger pour l'intelligence : les mensonges des potentats de la politique, de la littérature et de la presse.

Les vieillards *immortels*, assagis ainsi que le Renard qui se fit ermite, les défenseurs du patrimoine national, les politiciens de la finance et du chantage — non contents d'exulter aux victoires de nos armes et de la Civilisation, qu'ils prennent à leur compte, comme s'ils s'étaient sacrifiés — veulent organiser la nation triomphante et crient sur les toits que la Paix pourrait bien nous prendre au dépourvu...

Chacun de ces illustres commerçants de l'intellect a choisi une marotte : l'un se consacre à organiser la résurrection des Morts en les faisant voter ; un autre, Lorrain de Chaint-Flour, veut annexer les provinces rhénanes, après avoir anéanti l'Allemagne, par ses livres insolents d'avant la guerre et ses discours devant la statue de Strasbourg : expédition périlleuse au cours de laquelle il a pris maint rhume de cerveau.

Un troisième *immortel* — concurremment avec un ancien ministre qui se console des grandeurs passées, en conférenciant aux Annalettes — a inauguré une Ligue, déjà morte avant de naître, pour perpétuer les crimes de l'empereur Boche dans la mémoire des générations futures, en même temps qu'un autre académicien ressuscite le culte du grand Napoléon, qui ne fit tuer qu'une paire de millions d'hommes. Ces respectables bourgeois, ayant passé l'âge de l'amour, encore qu'ils *possèdent* de complaisantes maîtresses, veulent enseigner la *haine* aux enfants, afin que d'autres boucheries viennent perpétuer le souvenir glorieux de celle-ci.... O belle justice des vieux !

Il est aussi un autre gentilhomme dont les œuvres de jeunesse critiquaient la ladrerie des riches, et qui s'est révélé, au seuil de l'oubli, le zélé propagandiste de l'enfantement.

Afin de repeupler cette pauvre France, et donner des bras pour d'autres luttes internationales, notre apôtre *junonien* dont j'ignore la virilité, exhorte les ménages à procréer intensivement, sans réfléchir aux charges d'une nombreuse nichée. Il conseille aux jeunes de s'amuser follement sans les moindres précautions. Pour lui, demeurer célibataire est un crime contre la patrie, mais précipiter la jeunesse féconde d'un pays dans le néant, voilà l'idéal.

Très bien, monsieur l'Académicien. Nul doute qu'à votre appel, la France ne se précipite dans les bras de Cupidon, les yeux fermés, et ne prolonge les nuits d'amour jusqu'au crépuscule.

Au préalable, il serait sans doute logique, de supprimer le travail éreintant des innombrables qui ne peuvent pas comme vous *vitupérer* à 20 francs la ligne.

La voix de tous les champions de la Course 1914 vers

Bordeaux — ne se lasse pas d'exhorter M. Wilson et les diplomates alliés. Ecoutez ces guerriers de l'éloquence, ces héros des salles de rédaction :

— « Comment ? vous oseriez faire la paix immédiate. Ce serait une mauvaise action de rendre à la nation française deux millions de travailleurs, de supprimer la mort des soldats et l'angoisse des épouses. Quelle injustice d'empêcher les héroïques poilus d'acheter de la gloire à bon marché, et les profiteurs de se réhabiliter de leur honnête commerce, en souscrivant à l'Emprunt !...

... « Pas de paix, vous dis-je, M. le Président — le militarisme n'existe qu'en Allemagne, pas de trêve à la tuerie mondiale, même quand l'ennemi céderait sur tous les points exigés par l'Entente ! » Il faut entendre ces prétendus porte-paroles du peuple, ces anciens républicains fleurdelisés, déclarer insolemment : « *Nous* avons souffert, et lutté sous la mitraille, *nous* avons râlé sous la botte teutonne, et maintenant que *notre* sacrifice amène à la victoire du Droit et de la Civilisation, nous remettrions l'épée au fourreau avant de tout exterminer ? Pour qui nous prend-on ?

. ..... **CENSURE** .....

Et les poilus *de tous pays*, mes frères, n'ont qu'un droit: donner leur sang, pour qu'à l'arrière ces *bons messieurs* s'enflent comme des outres.

Alfred FABRÈGUES.

Libres Propos de Marianne

Pax Labor !

Il ne s'agit plus maintenant de rêvasser et de broder des formules littéraires sur les transformations sociales possibles.

Abordons les réalités.

Nous sommes indiscutablement à la veille d'une ère nouvelle qui sera ce que nous serons capables de la faire.

L'armistice imposé par les Alliés et qui a mis fin de suite à l'hécatombe de tant et tant de milliers de vies humaines est le prologue important d'une *paix définitive*... Il le faut !...

Cette paix, tant désirée par toutes les fractions saines qui composent actuellement les minorités agissantes du Peuple dans chaque nation va être l'objet d'arides et solennelles discussions. L'esprit de Justice prédominera-t-il ?

C'est possible, mais ce n'est pas garanti.

Qui va discuter les clauses de cette paix ?... Des hommes ?... Pourvu qu'ils soient des hommes de conscience et non des hommes d'affaires !

J'entends bien que les droits des Peuples y seront profondément sauvegardés. Il est des hommes et des nations qui offrent à cet égard toutes garanties. Soit... Attendons-les à l'œuvre et veillons !... Oui, veillons !

Pourtant, les Peuples auront mille fois raison de ne pas se désintéresser des discussions qui auront lieu. Ils auraient tort de n'en pas suivre passionnément tout le développement. Pour être prêt à manifester collectivement son approbation ou sa désapprobation suivant les décisions très importantes que pourront engendrer ces graves discussions, le prolétariat, lui, doit être en éveil. Ses militants ont le devoir de réclamer leur participation aux débats.

C'est tout l'avenir social du monde civilisé qui va se jouer autour de la table où siégeront les délégués des nations.

Ce que sera le Traité de Paix ?

Ce traité de paix qui va mettre fin à la guerre actuelle et garantira le droit à la vie de toutes les nations, quels que soient leur situation, leur régime et leurs mœurs, devra pour le moins, être la Paix constitutive de la Société des Nations sinon celle de l'Entente des Peuples comme nous le souhaiterions.

L'esprit antimilitariste y devra prédominer... Ils seraient bien mal placés pour juger des effets du fléau ceux qui, parmi ces hommes, admettraient encore la possibilité de son existence.

Enfin, j'ose croire qu'à défaut de tout autre sentiment les rédacteurs du traité de Paix auront au moins le sentiment de la Justice et du Droit.

Or, il est de toute justice et de droit indéniable que le Prolétariat, sans distinction de partis, sans distinction de sexes doit, sans conteste, être tout spécialement représenté dans l'immortelle assemblée qui tentera d'apporter au monde une paix réelle et définitive qui tuera pour toujours le Militarisme et sa fatale conséquence : la Guerre !

La Paix et le Travail engendreront toujours le bonheur parmi les êtres humains... Pacifistes et travailleurs doivent donc participer à l'œuvre d'avenir des Peuples !

En Angleterre

Le 15 novembre, nous apprenions par dépêche de Londres :

« Une réunion des représentants des patrons et des ouvriers de toutes les industries a eu lieu.

« M. Lloyd George y a parlé sur les questions qui ont pris un caractère d'urgence du fait de la signature de l'armistice.

« Le premier ministre a demandé aux patrons et aux représentants du monde ouvrier organisé de prendre leurs dispositions pour l'application de la promesse que fit le gouvernement aux syndicats ouvriers en mars 1915, époque où les syndicats permirent des dérogations à certains articles de leurs statuts pour la durée de la guerre.

« M. Lloyd George a fait également part de l'intention du gouvernement de maintenir les salaires au taux actuel pendant encore six mois au moins, en raison de la cherté de la vie. »

Et chez nous ?

Nous n'avons pas encore appris qu'il y ait en France, à Paris, la moindre velléité de rencontre entre patrons et ouvriers pour assurer le parfait fonctionnement de la transformation économique inévitable d'après-guerre. N'est-ce pas insensé ?

Pourtant, il va de soi, que sous peine d'un gâchis social dangereux, l'admirable activité industrielle du temps de guerre ne doit pas disparaître mais simplement changer d'utilité et de destination des produits.

Les ouvrières et les ouvriers ont donné tout ce qu'ils ont pu de leur bonne volonté. Ils ont consenti à faire de prolongés efforts pour une tâche rude et longue. Il n'est pas admissible qu'on oublie leur concours précieux maintenant que le danger est passé.

D'ailleurs, est-il besoin de dire clairement que ce serait ainsi créer un autre danger national ?

L'Importance du Travail

Nos gouvernants, obsédés par la victoire, ne peuvent oublier son lendemain ni risquer de ne pas savoir en profiter. Surpris par la guerre, ils ont su s'adresser au travail pour faire face aux difficultés les plus pressantes. Il fallait produire pour la guerre. On produisit et nous en avons eu les meilleurs résultats. La guerre est terminée, il va falloir produire pour la paix. Attendra-t-on, pour s'adresser au travail, que les travailleurs, d'eux-mêmes aient su appliquer les méthodes actives d'organisation nouvelle qui s'imposent ?

En ce cas, l'importance du travail devrait être démontrée par les travailleurs eux-mêmes. Ils répondraient ainsi à l'impuissance et à l'ingratitude des patrons de l'industrie et des gouvernants. Et l'on ne pourrait pas alors dire au peuple de France :

« Tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire ! »

Lésineries

Les malheureux hommes qui ont laissé un de leurs membres sur le champ de bataille se trouvent obligés de se grouper pour soutenir leurs intérêts. Leurs associations sont fortes et résolues. On y sent l'influençe heureuse de la Confédération Générale du Travail et de ses principes de solidarité. C'est bon signe et c'est une garantie de succès pour ces associations de mutilés. Elles prétendent à ce que la loi reconnaisse le droit à la réparation pour les dommages subis par leurs adhérents, mutilés de guerre comme elle a reconnu les dommages causés aux biens.

C'est assez juste, n'est-ce pas ?

Eh ! bien, voici ce qu'on leur répond : « La pension constitue, en fait, la reconnaissance de leur droit à la réparation du dommage causé ».

En réalité, voici ce qu'il en est :

La pension comporte le maintien des anciens cadres juridiques et administratifs de la loi de 1831. Elle n'adapte l'indemnité due en réparation du dommage ni à la situation individuelle, ni aux variations du coût de la vie. Elle apparaît dès lors comme un secours, comme une aide, on dirait presque comme une charité consentie par la nation à ceux qui se sont sacrifiés pour elle.

Au lieu d'accepter, comme le fait la loi actuellement en discussion, qu'une incapacité de travail de 100 0/0 donnera droit à une indemnité annuelle de 1.600 fr., plus 300 francs de surpension si le pensionné ne peut s'assister lui-même, plus encore 100 fr. pour la médaille militaire, les mutilés disent : « Faites d'abord le budget de cet homme qui est obligé d'avoir à son service une personne pour l'assister. Comptez son loyer, sa nourriture, son entretien. Si ce calcul fait, les nécessités les plus modestes et les plus absolues exigent une somme plus importante, il n'y a pas d'hésitation, il faut la donner. Il faut que ce mutilé ait pour son existence une sécurité absolue, qui lui permette de vivre, citoyen libre d'un pays libre, sans être contraint de demander à l'Assistance publique où à la charité privée le complément des ressources indispensables à sa vie. »

Un président d'une association de mutilés a fait le calcul. Un mutilé, ayant une incapacité de travail de 100 0/0, marié, père de deux enfants, touchera, d'après le projet de loi, un total de 2.320 francs. Or, en comptant tout au plus juste, avec les prix actuels de la vie, la dépense, pour cette famille de quatre personnes, doit être de dix francs par jour. Et tout le monde sait, par expérience, qu'à l'heure où nous vivons, une famille de quatre personnes, avec dix francs par jour, ne peut pas se permettre des fantaisies. C'est le strict minimum. Or, cela fait un total annuel de 3.650 francs. D'où un déficit de 1.330 fr. Croyez-vous que ces chiffres ne sont pas impressionnants ?

Est-ce que c'est par de telles honteuses lésineries qu'on affirmera la gratitude si bien méritée des héros mutilés ?

Triomphons sans folie

Si réellement cette atroce guerre a tué la Guerre pour toujours, il est assez naturel que les cœurs généreusement doués de sentiments humains soient heureux, très heureux !... La Paix vaut bien la joie qu'on lui manifeste.

Pourtant, il serait bon quand même qu'on observât dans le triomphe un peu de décence par égard à tous ceux qui déplorent la perte des êtres aimés disparus. Dans ces jours de triomphe délirant on n'a pas assez tenu compte des veuves et des orphelins qui ont aussi des yeux pour voir et pour pleurer, hélas ! S'il y a eu des millions d'hommes tués, veuillez donc penser à ce qu'il reste de femmes, d'enfants, d'amis pour les regretter. Que de pères et mères ne reverront plus leurs fils !... Que de sœurs et que de fiancées ne reverrons plus le jeune homme aimant qui croyait à l'avenir ! Que d'épouses et de compagnes éplorées dont la douleur est difficile à apaiser ! Que de pauvres enfants grandiront sans l'appui, sans le soutien, sans la tendresse d'un père !

Au nom de tous ceux-là, un peu de pudeur dans la joie débordante ; un peu de dignité dans le triomphe ; un peu d'humanité dans la gloire... car on ne croirait pas que — c'est le triomphe du Droit sur la Force mais l'ivresse sauvage d'un Peuple guerrier favorisé par le hasard de la guerre !...

MARIANNE.

Ceux qui sont morts !

Ceux qui sont morts sont morts injustement,
Leur mort n'a été que la preuve
De la méchanceté tragique de nos temps,
De l'inutilité des œuvres.

Ceux qui sont morts, ils sont morts aveuglés,
Enfoncés dans la nuit, barbouillés de vertige,
Noyés dans un épais brouillard de faussetés,
Hagards, perdus, à la dérive...

Ceux qui sont morts, ô profonde douleur,
Ils sont morts pour des mots, ils sont morts pour des rites,
Ils sont morts parce que l'humanité s'agite
A rebours de la vie, à rebours du bonheur.

Car il n'est pas vrai que la guerre
Soit une chose nécessaire ;
Car il n'est pas vrai que le sang
Doive couler jusqu'à la fin des temps ;
Car il n'est pas vrai que les mâles
Aient été créés pour les balles ;
Ceux qui l'ont dit
En ont menti !

Vous qui, au nom de ces mensonges,
Avez livré à la mort, à l'horreur,
Les jeunesses riches de songes,
Vous, les chefs, vous, les conducteurs,
Vous, tous les esprits responsables,
Vous vous prétendez vrais, vous jouez les sauveurs !
Ceux qui sont morts, de rien n'étaient coupables,
Eux, les clartés, eux, les valeurs,
Ils ont payé pour vos erreurs,

Vos vanités et vos faiblesses ;
Ils furent la rançon de vos corps avachis !
Et voici que déjà ils sont pris par l'oubli,
Mais le monde altéré par vous n'est pas guéri,
Mais la haine est toujours maîtresse.

Ceux qui sont morts ne verront pas,
Les temps où l'on vous chassera ;
Ceux qui sont morts aux jours de peine
Ne verront pas fleurir la renaissance humaine ;
Ceux qui sont morts ne connaîtront jamais
Que nous sommes faits pour aimer.

Henriette SAURET.

La Voix des Femmes commencera dans son prochain numéro la publication d'une nouvelle de Fanny Clar intitulée : « *Céline, petite bourgeoise* ».

C'est l'histoire alerte et mélancolique d'une jeune femme dont la pensée évolue à mesure que la guerre se prolonge et dont nos lectrices apprécieront toutes les qualités d'analyse et d'observation.

Notes d'une villageoise

La scène se passe à la mairie de mon village le jour de la distribution des cartes d'alimentation.

Le maire appelant :

Madame Une telle, ouvrière d'usine ?

Celle-ci prend sa carte et la rend en disant : « Il y a erreur dans la profession, je suis employée et non ouvrière. »

Bien, dit le maire et passant la carte au secrétaire, il ajoute : rectifiez et prenez note que Madame n'étant pas ouvrière n'a pas droit au supplément de pain !

Madame Une telle s'en fut fort penaude sous les regards narquois de la foule.

Cette petite leçon donnée à une orgueilleuse m'en remémore une autre. Sur le quai d'une petite gare, un chef galonné d'or rabrouait de belle façon un ouvrier maçon, qui, conscient sans doute de son indignité, ne répondait rien ; mais à la fin l'épithète de « goujat » lancée avec mépris lui délia la langue ; « Un goujat est un commis de maçon, répondit-il, et qu'êtes-vous donc vous-même ? Un commis de charretier et rien de plus ! » Le Monsieur galonné d'or fut tout estomaqué d'entendre cette vérité.

Hélas ! la dame Une telle et le Monsieur doré sont légion et forment entre le prolétariat et le Capitalisme une classe hybride qui fait contre le premier le jeu du second. Ce sont ces salariés orgueilleux qui font le succès des journaux amorphes ; qui, dans les élections votent pour les députés à l'eau de rose, comme les gens bien pensants, ne voulant pas mêler leurs voix à celles de la canaille. Et pourtant, la canaille, comme l'on chantait en 48 :

Ce n'est pas le pilier du bagne,
C'est l'honnête homme dont la main
Par la plume ou le marteau gagne
En suant son morceau de pain...

Ils n'en sont pas, eux, si vous les en croyez et pourtant ils font ce que nous faisons à part ceci : qu'ils ignorent totalement la pratique de la solidarité dont nous, nous faisons un devoir et un honneur.

L'égoïsme découle de l'orgueil de ces salariés honteux : il faut paraître, il faut briller ; on soigne ses relations pour cela et l'on ne fréquente pas les prolétaires, les serviettes ne se mêlent pas aux torchons ; l'habit fait le moine, ma chère !

Oui et l'orgueil fait les imbéciles. Vous le verrez, braves cœurs, quand le poids grossissant du Capitalisme vous oppressera davantage, car il grandit tous les jours cet ogre, et alors, vous viendrez à nous, non par devoir, mais par intérêt. Peu importe, après tout, que l'on entre à la cathédrale par la grande ou la petite porte !

Germaine DEGROND.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

Si vous veniez à moi...

Si vous veniez ce soir, oh Cérès sarrazine,
Avec vos yeux tremblants et votre rire frais
Qui sonne les printemps, ainsi que des clarines,
Si vous veniez ce soir, je vous accueillerais.
Je vous ferais asseoir sur le divan cerise
Que gonflent mollement les coussins japonais,
Je reprendrais la main que je vous avais prise
Et tout contre vous toute, je vous serrerais.
Vos cheveux, je les enguirlanderais de gerbes
D'épis, gonflés de blé, cueillis sur vos coteaux,
Et sur tout votre corps, je sèmerais des herbes
Où pleureraient encor de fraîches gouttes d'eau.
Et puis, sur votre cœur, nous mettrions ensemble
Sur votre cœur, qui sous la passion se tord,
Du bosquet de Sylvie une feuille de tremble,
Pour voir qui, feuille ou cœur, palpiterait plus fort...
Je ne vous dirai pas les mots de frénésie
Qui jaillirent, brûlants, du grand cœur de Byron,
Mais je sais les chansons, moi, le Prince d'Asie
Que chantaient mes aïeux aux roses de Saaron ;
Des chants où vit encor l'âme des anciens mythes
Qu'aux premiers nés des hommes enseigna le Ciel,
Où brame ses ardeurs Astarté la Sémite,
Où rugit ses rancœurs le lion Ezéchiel,
Des chants où l'Oasis aux mirages convie,
Où le morne désert dans le couchant s'endort,
Des chants où par delà le grand Cri de la Vie,
Retentit, plus profond, le grand Cri de la Mort.
Et je vous chanterai ces vieilles mélodies
Jusqu'à ce que de pleurs brillent vos tremblants yeux,
Et que du désespoir de tout Etre envahie
Nos âmes, doucement, sanglotent toutes deux.

Victor BASCH.

(Du cycle : *l'Eternelle Fiancée.*)

C'est encore Tolstoï qui triomphe

Il disait que le seul moyen de vaincre le militarisme était la résistance passive à la violence. Le peuple russe outrageusement calomnié, l'a mis en pratique, et par là, a fait destituer Guillaume dont la toute-puissance n'a pu être ébranlée par les armées coalisées du monde. Le peuple russe a préféré la domination provisoire du kaiser à l'écrasement de 180 millions de ses sujets, il leur a montré de cette façon quel était le véritable ennemi. Il n'a pas hésité d'affronter tous les instincts belliqueux des hommes et de jeter un défi à tous les gouvernements, en sortant résolument de l'ornière de la Force, en adoptant la manière nouvelle de la combattre. Tous répétaient : « On ne prend pas les fauves avec la douceur, ni les esclaves, il faut détruire la race maudite ! » Mais les Russes fidèles au Maître, répondaient : « Il n'est pas de race maudite, nous sommes tous de la même race, nous avons tous les mêmes possibilités d'amélioration ou de déchéance selon les instincts qui sont mis en nous. Les gouvernements, s'appuyant sur la force brutale, font jaillir notre brutalité un bon mouvement appelle la réciproque, attendons ! ». Et ils continuaient leur propagande, tout en subissant les vexations que les envahisseurs leur infligeaient. Le chœur des Alliés vociférait à l'unisson : « Les Russes sont des traîtres, ils sont vendus à Guillaume ! » Et maintenant,

avec une inconséquence admirable on se méfie de ceux qui ont renversé le kaiser parce qu'ils ressemblent fort aux soviétistes.

Evidemment, il y a aussi le Président Wilson qui, tout en faisant la guerre aux Allemands leur tenait des propos humains et cherchait à leur dévoiler les mensonges du kaiser. Mais ses beaux appels au peuple germanique eussent été une semence perdue si la propagande des pacifistes russes n'avait pas labouré le terrain. La puissance révolutionnaire des Bolchevicks a créé en Allemagne une atmosphère favorable à la voix du Président Wilson. Il a travaillé de concert avec ceux qui l'accusent de fomenter le désordre en Russie. Il est étonnant qu'avec son esprit d'équité il ne rende pas justice aux Bolchevicks en ce qui concerne la révolution en Allemagne. Certes, si les Maximalistes sont responsables de tous les crimes que leur imputent les bourreurs de crâne, on ne saurait les approuver, mais il n'en reste pas moins vrai, que c'est grâce aux Bolchevicks que la révolution a éclaté en Allemagne et que la guerre est finie. Ces « traitres » ont singulièrement servi la cause du Progrès en abattant le militarisme prussien par un moyen nouveau, le moyen préconisé par Tolstoï.

Vera STARKOFF.

Pitié, j'accepte...

Pitié, j'accepte dans ma chair
la souffrance de l'acier clair
— Sauvez mon âme de l'Enfer !
Je me suis traîné sur la Terre
et l'herbe qui se désaltère
va pousser plus drue et plus fière
partout où je me suis traîné —
Mon sang coule — Il faut pardonner,
Pitié, au sabre dégaîné
Si c'est pour Vous que l'on dégaîne !
— Désormais je n'ai plus de haine
et sur la Terre je me traîne...
La Haine est pour les combattants :
elle fleurissait à mes dents
tantôt, comme un bouquet ardent !
je la portais comme une torche
à mon poing que le sol écorche...
Arriverai-je jusqu'au porche
de votre demeure, ô Seul Dieu !
et vous suis-je pas odieux
avec du sang jusqu'en mes yeux ?
Voici l'heure de délivrance :
je vous apporte de la France
le Signe de reconnaissance,
Grande Pitié de nos aïeux !

Noël-E. GARNIER.

(*Le don de ma mère*, à paraître.)

A partir du 1er janvier 1919, Mlle A. Dyvrande, avocate à la Cour d'appel de Paris, fera régulièrement pour les lectrices de *la Voix des Femmes* une chronique judiciaire. Mlle A. Dyvrande traitera les questions de droit concernant spécialement la femme et l'enfant. Elle répondra volontiers à toutes les demandes de renseignements exclusivement juridiques qui lui seront adressées à son domicile personnel, 14, rue Littré.

Réponse à Tartuffe

M. V. dans un article du *Temps* intitulé « L'ennemie des lois », nous a conté ses transes à l'idée que la femme pourrait obtenir l'électorat et l'éligibilité. Il s'explique : « *Eh ! quoi, vous prétendez investir d'une mission législative les pires ennemies des lois, par définition ?* » — « *Quelle paradoxale fantaisie!* » — L'œil dur, le poil hérissé, M. V. laisse jaillir les mots fustigateurs de sa plume indignée. Il n'est question que de la « *souple anarchie* », de la « *méthodique indocilité* », du « *souriant machiavélisme* » du sexe faible. On croirait relire les Pères de l'Eglise ! Tous les vieux clichés moisis qui se répètent sur Eve, depuis que l'homme sait parler, se retrouvent là entassés, défraîchis, mornes, comme les frusques d'un marchand de travestis. Et il s'agit bien, en effet, du déguisement imposé par le plus fort au plus faible, afin de justifier son servage...

Mais ne riez pas. M. V. a des preuves à l'appui de sa thèse. Des preuves irréfutables tirées de la petite correspondance des journaux de modes où quelques bourgeoises puériles échangent des recettes de gâteaux. Or, la fabrication de la pâtisserie est interdite. Voilà qui est grave.

Evidemment, la lecture de cet échange de recettes nous apprend qu'il se commet des désobéissances à la circulaire de M. Boret. Mais si des infractions de ce genre — imputables à une minorité — peuvent démontrer « *l'instinctive désobéissance* » de tout le sexe féminin et son inaptitude à la science législative, comment pourra-t-on prétendre que le sexe fort y est plus apte, lorsqu'on observe la conduite de ses représentants ?

Et les buveurs d'absinthe payant n'importe quel prix leur poison vert prohibé par la loi ? Et les piliers de tripots clandestins ? Et les fraudeurs, les contrebandiers de toutes sortes ? Les faux-monnayeurs, les tourneurs de taxes ? Les détourneurs de mineures ?... hum ! Et les innombrables infractions à de multiples règlements, désignées sous le terme synthétique du « système D » ?

Tout cela peut-il constituer la preuve de la docilité masculine ?

Qu'une ménagère confectionne, en cachette, quelques biscuits, c'est du « *machiavélisme* » ; mais qu'un citoyen conscient fabrique de faux états civils ou s'enrichisse des deniers publics, c'est de la discipline ! Ah! ça, nous prend-on pour des Hottentotes ?

Dans certains microlabyrinthes à l'usage des promeneurs mâles, on trouve, paraît-il, des alignements d'annonces assez troubles. Là, ce n'est pas « *une maman embarrassée* » qui demande une recette contre les taches de rousseur ! C'est quelque vieil hystérique baveux qui cherche une occasion imberbe et poudrée...

Si la petite dinde qui suit la correspondance des revues de modes doit représenter l'état d'esprit moyen d'une citoyenne « inconsciente et désorganisée », pourquoi ne tire-t-on aucune conclusion, pour les fils d'Adam, des manœuvres qui se pratiquent autour de certains embaumoirs publics ?

Et maintenant, quand on songe que les hommes déso-

béissent constamment aux lois, alors qu'elles sont faites *par eux* et *pour eux*, il est permis de se demander ce qu'ils feraient dans le cas où les codes seraient méthodiquement élaborés en vue de les aplatir et de les duper !

A ses moments perdus, M. V. devrait relire la fable « des animaux malades de la peste » et méditer un peu sur sa morale.

Peut-être, alors, crierait-il avec moins de fureur : Haro sur le baudet !

Adrienne SAHUQUÉ.

Les Idées et les Livres

L'Immaculée par Edouard SCHNEIDER (Albin Michel, éditeur).

Ce livre n'est pas plus une œuvre sacrée qu'une œuvre profane et pas davantage une œuvre chrétienne qu'une œuvre païenne. Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre humaine, c'est-à-dire d'une œuvre de vie. M. Edouard Schneider, à qui nous sommes redevables d'une étude approfondie sur la vie monastique contemporaine, s'est efforcé de retracer le caractère d'une Religieuse moderne, cultivée, intlligente et supérieurement douée pour la propagande.

Mme de la Ferté-Grandchamp, en religion Sœur Dominique, s'est sécularisée depuis l'expulsion des Congrégations et poursuit son œuvre dans le monde, où de par son rang social elle tient une place prépondérante. Auteur d'un livre sur la « Vie Mystique », livre qui vient d'être condamné en Cour de Rome, Mme de la Ferté-Grandchamp fait désormais l'objet de toutes les conversations. Dans le Siècle, elle accomplit sa sainte mission sous l'œil bienveillant des Autorités Ecclésiastiques. Les âmes frêles et les âmes sensibles, subissent l'ascendant de sa fervente parole. Servie par une prodigieuse éloquence et par une grande érudition mystique, animée d'une foi sincère en Dieu, Sœur Dominique met à profit son influence personnelle et sa puissance de suggestion pour révéler à elles-mêmes et pour diriger vers le Couvent toutes celles en qui elle découvre les qualités requises pour entrer dans les Ordres. Intuitive et passionnée elle sait faire converger vers une fin unique, les élans de ces âmes en quête d'un Idéal, elle sait désigner leur voie véritable à celles qui errent sans but, tels des vaisseaux qui vont à la dérive, sans gouvernail et sans pilote. La Religion qu'elle leur apporte n'est pas une certitude rationnelle ; c'est tout un monde d'aspirations, de jouissances et d'extases. Leur enjoint-elle de travailler à leur propre perfectionnement — sans doute — mais ce n'est qu'en vue de mieux jouir un jour de l'Amour Divin qui est l'apanage des croyants. Le trésor qu'elle offre au prix de quelques renoncements aux plaisirs terrestres instables, fragiles et passagers est fait de joies et de voluptés sans pareilles. Est-ce une abdication, est-ce un échange ? Est-ce se sacrifier, que d'oublier la vie humaine et l'amour humain, pour devenir la fiancée de Jésus et pour aspirer à être sa seule et son unique épouse. Sœur Dominique capte les âmes et les attire par l'appas d'un plus grand bonheur. Leur demande-t-elle de s'épanouir ou de se replier sur elles-mêmes ? Si elles doivent prononcer les trois vœux dans l'avenir, Mme de la Ferté Grandchamp ne leur en parle jamais. Certes, il faut être humbles, il faut être pauvres, il faut être chastes, mais pour mieux mériter seulement de l'Epoux Divin, du Christ Jésus. Et la présence de Dieu, réelle, tangible, concrète, Mme de la Ferté Grandchamp la veut aussi constante. Pour aimer Dieu, ne faut-il point l'éprouver et le sentir ? Il nous assiste, il nous entoure, il prend part à notre vie, il s'incorpore en nous.

A l'instar des grandes Mystiques, elle communie avec Dieu, directement, et sans mépriser cet « échelon » qu'est l'Eglise, elle fait souvent table rase de la Hiérarchie. Dieu ne lui a-t-il pas donné des preuves suffisantes de sa prédilection ? Ne lui a-t-il pas fait prendre conscience d'elle-même ? La force d'attraction de Dominique provient de ce qu'elle sait mettre l'idée de Dieu à la portée de chacune et établir par son propre intermédiaire des rapports étroits entre le sauveur et le croyant.

Tendresse, affection, douceur, tous les moyens lui sont bons lorsqu'il s'agit de convaincre et de convertir. Les Armes de la Femme et les Armes de la Religion combinées, voilà l'outillage redoutable dont dispose Dominique quand elle se hasarde de monter à l'assaut d'une âme.

Au service de l'Eglise, elle est un instrument aussi utile que traître. Car si mieux que le prône et que le sermon elle conquiert les esprits et recrute les fidèles, son action personnelle qui échappe au contrôle des officiels, imprime un caractère parfois peu orthodoxe à cette propagande dont les résultats ne sauraient sans doute que profiter à la Religion, mais dont les moyens tout profanes sont en contradiction avec l'esprit même de la Foi. Et pourtant le succès de Dominique n'est dû qu'à cette compréhension des nécessités et des besoins spirituels des âmes.

Le bonheur qu'elle propose n'est pas celui de l'autre monde qu'ont coutume de faire pressentir les Ministres de Dieu. Son bonheur est tout proche, sinon immédiat. Il ne constitue pas une récompense de longs et persévérants efforts, il suit de près l'entière conversion et fait partie intégrante de la vie nouvelle. Elle est l'organe de Dieu, et c'est par elle, et grâce à elle uniquement que pourront l'entrevoir ses « brebis. »

Certes, elle n'est que « l'agent » de Dieu et sa fidèle interprête. Mais comment distinguer celle qui prononce les paroles divines de Celui qui les a inspirées ?

Parce qu'elle promet à celles qui l'entourent une vie intérieure plus riche que l'existence qu'elle les incite à quitter, elles abandonnent sans remords le siècle et marchent le cœur haut à la conquête de la Félicité. Jésus ne leur tiendra pas seulement lieu de fiancé, d'époux et d'amant, il sera le fiancé, l'époux et l'amant effectif. Toutes les joies dont le cœur d'une femme peut être avide, il les leur dispensera à pleines mains. Ses baisers ne sont-ils point plus pénétrants que ceux des mortels, ses caresses ne sont-elles pas plus douces et ses étreintes plus suaves. Il a vécu, il a souffert, il a saigné pour chacune d'elles, et dans la vie de Dominique il y a une parcelle de sa vie, et dans sa voix il y a un écho de sa voie et dans son sang il y a une goutte de son sang. Ce n'est que lorsqu'il s'humanise (ou se féminise) que le Christianisme prend toute son importance et agit directement sur les cœurs.

La force de l'Eglise Catholique réside dans sa connaissance de l'homme et dans le parti qu'elle sait en tirer. Son action au lieu que de demeurer abstraite, s'exerce sur un terrain concret et exploré à l'avance.

M. Edouard Schneider a mis Dominique en présence d'un être, jeune et intelligent, mais dérouté et cherchant contre le trouble qui l'envahit un sûr refuge dans le sein de l'Eglise. Jean, pour avoir hanté les Facultés et s'être nourri de la Sève universitaire, n'a point trouvé dans la Science de quoi satisfaire à toutes ses aspirations. Il méprise ceux d'entre ses anciens condisciples et professeurs qui, gonflés d'orgueil, étalent leur savoir et croient détenir l'absolue Vérité. Il n'a pas tardé à s'apercevoir de leur infinie suffisance ; il a vite fait de souffrir du mépris où ils tenaient ce qui n'est pas critique et raison pure. Doué d'une sensibilité profonde il ne peut vivre dans l'éloignement constant de cette seule Intelligence vraie qu'est l'Intelligence du cœur. Et comme il se sent porté vers la vie conventuelle, source inépuisable de richesse émotives, comme une longue pratique de la littérature mystique et quelques visites dans les monastères l'en ont rendu coutumier, comme il pense trouver dans l'entière soumission à la Règle une base solide et durable, il décide d'entrer dans les ordres, aussitôt que l'Abbé de Sigugé l'estimera mûr pour commencer son noviciat. La culture du cœur, qui donc l'a mieux pratiquée que ces moines studieux, parmi lesquels il compte ses amis les plus chers. Dans la retraite monastique il trouvera enfin le calme auquel il aspire, l'équilibre intellectuel et le repos de l'âme.

Bientôt il se sera dépouillé des passions humaines et il franchira le seuil de l'Abbaye.

Jean et Dominique, dès leur première rencontre, se heurtent. Jean aborde pourtant la Religieuse avec une piété émue et leurs entretiens sont tout pénetrés d'une indicible douceur et d'une réelle compréhension réciproque. Jean semble être fait d'une matière docile et aisément malléable. Il subit le charme des paroles que prononce l'Iniciatrice, il se soumet à elle, il s'efface devant elle. Elle aussi est la Fiancée, l'Amante, l'Epouse. Certains mots équivoques, certains attouchements, certaines suggestions, contribuent à anéantir sa volonté. Il a cessé d'être, il a cessé de vivre de sa propre vie, il n'est plus désormais qu'un reflet de Dominique. Quelle femme, quelle idée, quel paysage lui ont pu fournir la même somme d'émotions. Et comment séparerait-il l'image de la très chère de l'image de Dieu.

Jean est sur la « bonne voie ». Quelques scrupules et quelques obstacles franchis, et la porte du Monastère lui sera grande ouverte. Mais brusquement à l'horizon, des nuages s'accumulent, au loin le ciel jusqu'alors si pur, se voile et de nombreuses difficultés surgissent. Jean se ressaisit. Ces scrupules que Dominique méprise et veut inexistants, il les sait réels. Son self-respect d'Intellectuel a raison de ses défaillances sentimentales. Son servage, son assujettissement ne seront plus de longue durée. Maintenant il a horreur et il a honte de son amoindrissement. Cette Dominique hier encore tant aimée, il la devine exclusive, autoritaire et jalouse de son pouvoir. Il lui faut faire le choix entre un bonheur d'humble, entre une vie à l'ombre de la Religieuse (il ne conçoit pas de vie mystique sans elle) entre le nirvana qui rapetisse le cœur et paralyse l'esprit, et une existence moins heureuse, moins sereine peut-être, mais plus active et plus digne. Une dernière et infructueuse tentative de réconciliation esquissée et la chaîne est rompue pour toujours. Meurtri, mais fier de cette victoire sur lui-même et sur l'Autre, Jean s'étire, tend les muscles, et d'un seul bond, entre dans la Vie. La Raison victorieuse de la Foi — dirait M. Homais. L'esprit mâle victorieux de l'esprit femelle, diront d'autres. Si Jean a pu triompher de Dominique, s'il a pu secouer son joug, c'est que la Nature, cette grande dispensatrice de vie, et l'Amour générateur d'activité lui ont frayé le chemin de la délivrance.

Mais ses expériences n'auront pas été vaines. Sa haute culture et son criticisme lui ont permis d'éviter l'envoûtement ; sa crise religieuse l'a mûri. Mais la Nature seule l'a détourné de lui-même et lui a fait entrevoir la vie. L'Art a achevé de modeler son âme, l'Amour a autorisé son total épanouissement. Le Mystique d'hier sera demain un prestigieux amant.

Est-il besoin de faire en détail le récit de ce roman, dont le sujet n'est que l'illustration d'une thèse vitale. Je me suis abstenu de porter un jugement sur le cas de Mme de la Ferté-Grandchamp, dont l'action s'exercerait, au gré de l'auteur, fort utilement dans les cadres d'une institution religieuse. Mon absolue ignorance des rapports de l'orthodoxie et de la mysitique me condamne à garder, sur ce point, un prudent silence. Mais il me sera permis de constater que M. Èdouard Schneider n'est pas seulement un virtuose et un jongleur, pour qui les problèmes angoissants que pose la vie religieuse n'ont point de secret. Cette vie, il ne l'a pas décrite en amateur, il l'a vécue et il l'a creusée. S'il la condamne, s'il la flétrit dans ce qu'elle peut avoir d'excessif et d'antinaturel, il ne la hait point d'une haine de renégat ou de déserteur.

Parvenu à un stade de développement que j'aime croire supérieur, il regarde aujourd'hui de haut, mais non sans émotion le Passé si proche encore et si chargé de souvenirs. Y reviendra-t-il ? Je ne sais. Le regrette-t-il malgré tout ? Je l'ignore, mais je l'en soupçonne bien un peu.

L'œuvre de M. Edouard Schneider est susceptible d'intéresser deux catégories de lecteurs. Ceux qui s'occupent des questions de psychologie mystique y trouveront un type curieux entre tous, de Religieuse moderne, fossile, impuissante à résister aux chocs de la vie et pliant sous son irrésistible poussée ; les autres verront dans ce livre, l'homme aux prises avec leur Religion qui l'utilise pour parvenir à ses fins, mais qui, par son essence est antihumaine.

Le conflit, vieux comme le monde, entre l'Esprit et la Chair, est présenté ici sous un jour nouveau.

Par ce roman si pénétrant et si hardi, M. Edouard Schneider se sera aliéné les quelques sympathies qu'il pouvait garder encore dans les milieux catholiques, lesquels ne lui pardonneront pas d'avoir dévoilé et mis à nu le côté le plus intime de la vie mystique, mais il se sera en même temps acquis une place de choix parmi les romanciers contemporains par sa compréhension, du sujet traité, par sa forme belle et généreuse et par son aptitude à créer des caractères rares et vivants.

WALDEMAR-GEORGE.

La Fête de " la Couture "

Le journal « La Couture », organe corporatif des Ouvrières et Ouvriers de l'Habillement, avait organisé pour le dimanche 24 novembre 1918, une fête qui fut assez bien réussie.

La grande salle Ferrer, à la Bourse du Travail de Paris, était pleine d'un monde charmant et charmé qui ne ménagea point ses applaudissements à tous ceux qui, gracieusement, prêtèrent le concours de leur parole ou de leur talent à cette jolie manifestation d'espoir et de gaîté.

Ce fut, tout d'abord, le bon camarade Millerat, qui mit l'assistance au courant de la bonne cause qui motivait cette fête. Il invita chacun des auditeurs et surtout des auditrices, bien plus nombreuses dans la salle, à lire et à soutenir le journal « La Couture ». Paraissant du 1er au 15 de chaque mois, ce journal a pour objet de renseigner et de défendre les travailleurs des deux sexes de chaque section du Syndicat Général de l'Habillement de la Seine. La vaillante feuille syndicale s'acquitte à merveille de sa tâche revendicative et éducative.

Après Millerat, ce fut Mme Louise Bodin, rédactrice en chef de la Voix des Femmes, *qui tint attentif sous le charme de sa parole et la logique de ses arguments, un auditoire sympathique. Mme Louise Bodin n'eut pas de peine à se faire comprendre en parlant d'abondance, comme elle le sait faire, selon son noble cœur et sa haute raison, des événements en cours.*

Puis, Mme Francine Lorée, toujours charmante, toujours gracieuse, interpréta avec son délicat talent, de vieilles et belles chansons qu'accompagnait au piano son mari, M. Xavier Privas, le prince des chansonniers, toujours dévoué aux bonnes causes...

A son tour, il interpréta lui-même quelques-unes de ses belles œuvres : les Heures, les Chimères, le Devoir. *Ce fut un joli succès, vous pouvez m'en croire.*

D'autres encore ont pu se rendre compte que l'ouvrière de Paris aime ce qui est beau.

Aussi Mme Marguerite Greyval captiva-t-elle tout l'auditoire en déclamant superbement les P'tites Baraques, *de Jehan Rictus ;* l'Atroce Vision, le Rat, *etc...*

Enfin, après le poète Pénitent, dans ses œuvres divertissantes, notre bon camarade Frédéric Mouret interpréta, avec sa bonne voix et sa chaude sincérité, ses meilleures chansons qui lui étaient d'ailleurs réclamées d'enthousiasme par l'assistance elle-même, entre autres, les Chiens couchants, *puis* Suzette !

Décidément, je le répète, ce fut un succès autant pour la Chanson, la vraie Chanson que pour ses interprètes et auteurs.

Le camarade Yvetot sut dire aussi de bonnes paroles sur le Syndicalisme féminin.

Et la charmante fête se termina par l'Internationale, *entonnée par toute la salle.*

Bonne petite journée de propagande.

GEORGETTE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris